

Jean-Marc Gouanvic

MARCEL DUHAMEL, L'AUTODIDACTE DE LA TRADUCTION

D'origine très modeste, le fondateur de la Série Noire a fait sa marque en traduction, notamment par le doublage cinématographique et la traduction littéraire.

Marcel Duhamel, né en 1900, est certainement moins célèbre que M.-E. Coindreau ou P.-F. Caillé, mais il a aussi durablement marqué la culture française de la seconde moitié du XX^e siècle en traduisant et éditant les littératures anglaise et anglo-américaine. Et pas n'importe quelles œuvres de ces littératures. C'est un cas exceptionnel de créativité littéraire s'exprimant par la traduction et l'édition de textes de genres divers traités avec un brio qui les fera apprécier d'un large public dès 1944.

Or, la personnalité de Marcel Duhamel se distingue par un trait : c'est le parfait autodidacte. D'origine très modeste et sans instruction au-delà de l'école primaire, il n'en est pas moins devenu l'un des hommes de confiance en matière de littérature anglo-saxonne du principal éditeur français de l'époque, Gaston Gallimard. Quand on pense à Duhamel, c'est sans doute d'abord le travail de l'éditeur qui vient à l'esprit, avec la collection de la Série Noire (elle va bientôt atteindre son 2500^e titre). Mais Marcel Duhamel a été très actif en traduction : tout d'abord par le doublage cinématographique, ensuite par la traduction littéraire, secteur sur lequel nous allons nous arrêter plus longuement, car c'est celui où il a nettement laissé sa marque. En tant que fondateur de la Série Noire en 1944 aux éditions Gallimard, il a «inventé» un type de traduction-adaptation en payant de sa personne (il a réalisé de nombreuses traductions qui constituent des modèles). Duhamel est aussi le traducteur de grands écrivains réalistes : John Steinbeck, Ernest Hemingway, Ernskin Caldwell, dont il a traduit des

romans et des recueils ainsi que deux pièces de théâtre tirées de romans, *Des Souris et des hommes* de Steinbeck et *La Route au tabac* de Caldwell, toutes deux jouées à Paris avec succès. Il fut aussi l'adaptateur au théâtre du *Petit arpent du bon dieu!*, roman de Caldwell.

Les récits qu'il traduit ou qu'il introduit dans la culture française imposent en littérature française un ton nouveau, des usages langagiers, dans le genre romanesque, même si c'est dans un genre jugé de statut inférieur, comme le roman de détectives. Ces romans de détectives miteux dépassés par les événements dans la violence urbaine organisée sont écrits dans un style fougueux, farci d'argotismes et de tournures populaires, langage de la pègre mais aussi des petites gens qui, dans les années 20 et 30, doivent lutter pour survivre à la crise. Au cinéma, c'est Humphrey Bogart qui a popularisé le type de héros détective, comme dans *The Maltese Falcon* de Dashiell Hammett.

Vie d'hôtel, vie de bohème

Pour comprendre son influence dès la Fin de la guerre, il faut brièvement refaire son parcours. Tout modeste que soit son origine sociale, il a tout de même la chance d'avoir des oncles dans la profession hôtelière. Grâce à eux, il fait un séjour de six mois en 1915-1916 dans un hôtel de Manchester. Après six mois, dit-il, il a la surprise de «parler» anglais. Sous la protection de son oncle parisien, il fait de nombreux boulots dans plusieurs hôtels. La guerre de 1914-1918 achevée, il doit accomplir son service militaire et se retrouve à Istamboul, où il rencontre le personnage clé de toute sa vie : Jacques Prévert. Dès son retour du service militaire, son oncle lui offre la direction de l'hôtel Grosvenor, puis celle du tout nouvel Ambassador (construit en 1927).

Entre-temps, Jacques Prévert, le peintre Yves Tanguy et lui s'installent au 54 de la rue du Château, qu'ils aménagent en une sorte de phalanstère où défile tout ce que le Paris des années 20 compte de bohème surréaliste : Péret (Benjamin), Malkine, Desnos, Breton,

Aragon, Leiris (Michel), Soupault, Queneau, Naville, Man Ray. Ils y vivront cinq ans, principalement grâce aux revenus de Duhamel. Le 54 de la rue du Château, premier vrai «chez-soi» pour certains (dont Duhamel), passera à l'histoire comme l'un des lieux de rassemblement privilégiés des Surréalistes.

En 1927, Duhamel effectue son premier voyage aux États-Unis pour le compte de la chaîne d'hôtels de son oncle, qui connaît une fortune grandissante. Puis, ayant quitté la direction de l'Ambassador, il tente divers métiers. C'est à cette époque qu'il s'essaie en dilettante pour la première fois à la traduction : il traduit le roman policier de Raoul Whitfield *Green Ice* (*Les Émeraudes sanglantes*, publié dans une collection populaire de Gallimard, puis repris sous le titre *Vivement mes pantoufles* dans la Série Noire).

Dans les années 30, il est comédien d'une troupe d'amis, qui joue les pièces des Surréalistes et en particulier celles de Jacques Prévert. Il se réessaie à la traduction avec *Little Caesar* de W. R. Burnett (Petit César), publié dans *France-Soir*. Cette traduction le fait connaître, et il entre à la Tobis KlangFilm comme doubleur de Films en anglais. Il le demeurera jusqu'en 1944. C'est en doublant les Films (une centaine) où apparaissent James Cagney, Humphrey Bogart, Paul Muni (Je suis un évadé, 42^e rue, Chercheuse d'or, etc.) qu'il devient traducteur professionnel.

Naissance de la Série Noire

À peu près à la même époque, Henry Miller vit à Paris et est publié en anglais par un éditeur d'origine suisse spécialisé dans la littérature à l'index. Duhamel a le coup de foudre pour *Tropic of Cancer* et le traduit pour le plaisir. Le roman de Miller étant déjà traduit, la version de Duhamel ne verra jamais le jour. Qu'à cela ne tienne, Marcel Achard, l'un des amis du groupe, lui donne trois livres à lire : *This Man is Dangerous*, *Poison Ivy* (Peter Cheyney) et *No Orchid for Miss Blandish* (James Hadley Chase). Une fois encore, l'envie de traduire le prend sans savoir s'il a des chances d'intéresser Gallimard (ou un autre

éditeur). Mais Gallimard les accepte en même temps qu'un projet de collection. Germaine Duhamel propose la maquette de couverture de la collection, et Jacques Prévert, le titre : Série Noire. La guerre n'est pas finie mais les communications sont rétablies avec l'Angleterre, et Gaston Gallimard envoie Duhamel y négocier les droits de ses traductions mais aussi ceux d'autres romans anglais et américains encore libres. À Londres (sous les V2), il rencontre James Hadley Chase, Peter Cheyney et les agents d'Ernskine Caldwell, Steinbeck, Hammett, Chandler, et autres. En 1944, il quitte définitivement le doublage pour ne s'occuper que de la Série Noire et traduire «comme un dingue», dit-il.

Avant son départ pour l'Angleterre, il avait rencontré Hemingway en libérateur de Paris, qui le prend comme «secrétaire» (bénévole) pendant quelque temps. Hemingway lui offre de traduire ses recueils de nouvelles, dont certaines sont encore à venir (*To have and have not*, *Ten Indians?*, *The Snows of Kilimandjaro...*), et la pièce *The Fifth Column*. Duhamel collabore comme éditeur et traducteur (d'extraits d'œuvres de Damon Runyon, William Saroyan, Richard Wright, D.H. Clarke, Mac Coy, Hemingway, etc.) au numéro d'août 1944 de la revue *L'Arbalète*, dirigé par Marc Barbezat.

À la libération, Duhamel se rend compte qu'il pourrait avoir une réelle utilité dans la maison Gallimard, où presque personne ne parle anglais. De fait, Gaston Gallimard l'envoie aux États-Unis pour obtenir, entre autres, les droits de traduction et de représentation des *Souris et des hommes* de Steinbeck. Plus tard, il traduira *The Grapes of Wrath* (Les Raisins de la colère) que lui envoie M.-E. Coindreau, professeur de français à Yale, qui a traduit quelques dizaines de pages et lui demande de prendre la suite. Puis viendront *Les Naufragés de l'autocar*, *La Perle*, *La Grande vallée*, *Journal russe*, toujours de Steinbeck.

Marcel Duhamel, en raison de sa connaissance de la langue et de la culture des pays anglo-saxons, est la personne vers qui convergent un grand nombre d'auteurs de premier plan. À l'été de 1947, c'est l'Américain Ernskine Caldwell, dont il traduit *Tobacco Road* (*La Route*

au tabac), qui fera un triomphe au théâtre. En 1950, c'est Jim Phelan (*Lifer*, «Condamné à perpète»), Irlandais de l'Armée de Libération de l'Irlande, compagnon de De Valera et de James Joyce. Il se lie d'amitié avec Horace Mac Coy (*Un linceul n'a pas de poches*), surtout connu pour *They Shoot Horses, Don't They?*, dont il a aussi réalisé la traduction (*On achève bien les chevaux!*). Il aura une influence déterminante sur l'un des maîtres du roman policier, Chester Himes; car c'est Duhamel (avant la guerre, il avait traduit de Himes *If He Hollers, Let Him Go : S'il braille, lâche-le*) qui lui conseillera d'écrire des thrillers pour gagner sa vie (ses autres livres se vendant aussi mal aux États-Unis qu'en France). Ce furent notamment *La Reine des pommes* et *Il pleut des coups durs*, publiés dans la Série noire.

Bref, Marcel Duhamel est de ces personnages réellement influents, mais peu reconnus, car dénués de l'assurance que donne en général l'appartenance à une grande école. Et puis, comme de nombreux traducteurs, il ne fait pas beaucoup de bruit, malgré son apport essentiel à la culture de l'époque. Il a imprimé à la littérature en langue française un ton de liberté tout à fait exceptionnel. Non seulement il est traducteur et doubleur (certains des films américains qu'il a doublés sont entrés dans la légende du cinéma), mais encore directeur littéraire, éditeur et préfacier, et l'on ne peut facilement dissocier ces activités. Il faut plutôt considérer Marcel Duhamel comme un agent dynamique et très créatif qui joue un rôle de «truchement» de premier plan entre les œuvres et auteurs des cultures anglo-saxonnes et la culture française. C'est pourquoi, si j'osais un néologisme pour parler du rôle de Marcel Duhamel (je pense que l'idée ne serait pas pour lui déplaire), je dirais qu'il fut un «trucheur¹» remarquable auquel les cultures francophones doivent beaucoup.

Note

1. Après tout, «truchement» ne vient-il pas de «drugement» (XII^e

siècle), emprunt de l'arabe targuman, qui signifie «traducteur»?

Source : Ce portrait a été publié dans la revue *Circuit* (n° 56, 1997, p. 22-23) de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec dans la chronique «Pages d'histoire» dirigée par Pierre Cloutier.